

Nicaragua - Dora Maria Téllez : « Chaque jour où je ne me suis pas pendue était un triomphe sur Ortega »

dimanche 12 février 2023, par [MIRANDA Wilfredo](#), [SEISDEDOS Iker](#), [TELLEZ Dora María](#) (Date de rédaction antérieure : 10 février 2023).

Dans le cadre du plan de torture psychologique « inhumain » auquel le régime de Daniel Ortega, président du Nicaragua, a soumis l'ancienne camarade Dora María Téllez, guérillera légendaire et *Comandante Dos* du *Sandinismo*, il lui était interdit de connaître l'heure. Elle a donc imaginé un système : elle a collé sa tête contre l'un des murs de sa cellule, la première (No1) de la section d'isolement pour hommes - où elle a passé un an et huit mois dans la prison d'El Chipote à Managua, l'un des établissements pénitentiaires les plus infâmes d'Amérique latine - et a levé les yeux. Elle a essayé de décoder les secrets de la lumière naturelle « très, très faible », « qui ne lui permettait pas de bien voir sa main » et qui était filtrée par la seule bouche d'aération d'une cellule sans fenêtre, de 6×4 mètres, dont elle n'était pas autorisée à sortir. « Il doit être 11 heures maintenant », se dit-elle, « l'heure des sanitaires ne va pas tarder à arriver. »



Dora Maria Téllez. DR

C'était la seule façon d'ordonner ses journées interminables jusqu'à l'arrivée d'un autre prisonnier, Alex Hernández (500 jours dans l'enfer d'El Chipote). « Le même était un génie de la mesure du temps », dit-elle. Il observait depuis sa cellule, la cellule 4, « comment la lumière du soleil entrait dans le petit bout de couloir. « Je lui murmurais : 'Alex, quelle heure est-il'. Il répondait : '10 h 15' », s'est souvenu Téllez ce vendredi 10 février dans un entretien accordé au quotidien *El País* [\[1\]](#). « Un jour, un des gardiens, à qui il était interdit de porter une montre pour ne pas nous donner d'indices, est allé aux toilettes, a sorti la sienne et, en catimini, me l'a confirmée : « Je ne sais pas comment il fait : il est 10h15 pile ! »

Dora Maria Téllez aspire aussi à être précise avec ses 605 jours en enfer. Elle emprunte donc le carnet et le stylo des journalistes et dessine un plan du centre où elle a passé sa terrible captivité. « La cellule faisait huit mètres de haut, avec un toit en béton », explique-t-elle, assise avec ce maintien élégant que seule l'endurance peut donner dans le hall d'un hôtel [Westin] près de l'aéroport international de Washington Dulles. C'est le lieu où le département d'Etat américain a hébergé d'urgence, jeudi 9 février, les 222 prisonniers politiques « libérés » par le régime d'Ortega et son épouse Rosario Murillo en vue de leur expulsion vers Washington, dans un charter. Quelques heures plus tard, alors qu'ils s'envolaient vers la liberté, les ultimes représailles sont arrivées :

l'Assemblée nationale a modifié la constitution pour les priver de leur citoyenneté nicaraguayenne.

Parmi le groupe d'exilé·e·s contraints, il y a des journalistes, des responsables politiques, des hommes d'affaires, des intellectuels, des étudiant·e·s et des paysans, mais le symbole le plus puissant est certainement Dora Maria Téllez. « Le pire de tout était les après-midi à El Chipote. Très dur », poursuit l'ancienne guérillera. Les matinées, au moins, étaient consacrées à l'exercice : trois heures par jour : « Renforcement des quadriceps, routines de base de karaté... ». Chaque jour, elle marchait en rond pendant huit kilomètres, « 80 tours, 15 mètres par tour », dit-elle en dessinant un autre schéma. C'est devenu une telle obsession qu'elle a fini par se blesser au pied.

Après tout, c'était la seule distraction possible. Historienne de profession, « lectrice par nécessité vitale », on lui interdit de lire et d'écrire. Elle ne pouvait pas non plus avoir de livres, de papiers ou de crayons. « Nous avons dormi sur une natte plate, sans rien sur le sol froid. Ils ne nous ont pas donné de serviettes, nous nous sommes séchés en mettant nos vêtements sur nous. C'était une torture psychologique constante. Je n'ai jamais été torturé physiquement, le traitement des agents de la prison était correct et efficace ; c'est le traitement du régime Ortega-Murillo qui est inhumain. J'ai fait le calcul : sur 1440 minutes par jour, je n'ai parlé qu'une minute environ, si l'on additionne tous les brefs échanges avec les gardes. J'ai fini par perdre ma voix, alors j'avais l'habitude de chanter doucement pour compenser cette perte. » Le régime de visite était « une autre forme de torture ». « Au début, je n'ai vu personne, pas même mon avocat, pendant trois mois. Puis ce fut tous les deux mois, puis un mois, puis 40 jours ; la façon dont ils étaient organisés était très erratique ».

Il va sans dire que toutes ces mesures carcérales sont interdites par les conventions internationales relatives aux droits de l'homme. « Mais la chose la plus terrible », admet Dora Maria Tellez, « c'était l'isolement. Les femmes qui étaient à El Chipote étaient toutes isolées. Elles étaient dans un autre quartier, mais Ana Margarita [Vijil], Tamara [Dávila], Suyén [Barahona] et moi subissions toujours ce régime. Les hommes n'ont jamais été gardés comme ça pendant plus de deux mois ». Pourquoi cette différence ? A la question, Dora Maria Téllez fait le geste mimant le tir d'un coup de fusil. « Une affection spéciale », plaisante-t-elle. « C'est la haine viscérale des femmes de la part des Ortega-Murillo ».

La discipline qu'elle a acquise pendant ses années de guérilla, qui lui ont valu une renommée mondiale - lorsque Gabriel García Márquez l'a immortalisée dans sa chronique *Asalto al Palacio*, sur l'acte légendaire de résistance à la dictature de Somoza en 1978 - l'a aidée à supporter la captivité. Là, cela l'a également aidé à réfléchir à la « résistance quotidienne ». « Je savais que je devais résister, c'était ma façon de vaincre quotidiennement Ortega chaque jour. C'est chaque jour que je ne me suis pas mutilé mentalement, que je n'ai pas fait mes besoins dans la cellule. Que je ne me suis pas pendu. Chaque fois que j'ai eu des entretiens et des interrogatoires, je l'ai clamé haut et fort aux fonctionnaires. Est-ce conçu pour nous tuer mentalement et émotionnellement. Et que voulez-vous ? » leur ai-je demandé. « Vous cherchez à ce que je me pendre aux barreaux ? »

Dora Maria Téllez poursuit en détaillant la liste des effets que l'isolement cellulaire peut avoir sur la santé. Il s'agit d'une liste basée sur son expérience : « Troubles de l'anxiété, troubles profonds du sommeil (bien que je dorme avec bonheur), troubles de la défécation, troubles de l'alimentation, maladies de la peau, migraines, problèmes de pigmentation, perte de dents, baisse de la vue, perte d'équilibre. Maintenant, je dois faire attention, si je me déplace sur le côté, je pourrai finir sur le

sol. »

L'un des pires moments de la captivité s'est produit pendant la nuit, lorsque son ancien camarade d'armes, le commandant n°1, le général à la retraite Hugo Torres, a fait une rechute dans sa cellule, la numéro six, à l'autre bout du couloir. « J'ai entendu le bruit et j'ai jeté un coup d'œil à travers les barreaux ; j'ai vu un mouvement des officiers », se souvient-elle. « Quelqu'un courait. Ils ont ouvert la cellule et un jeune officier assez grand en est sorti portant Hugo. Je me suis rendu compte que ce n'était pas un évanouissement, que c'était autre chose : son bras gauche était inanimé... », raconte Téllez. Après un moment, Hugo Torres a été renvoyé dans sa cellule. Par la suite, il n'a pas reçu l'attention médicale nécessaire à El Chipote. Il a fait une nouvelle rechute. Il a été transféré dans un hôpital, où il est décédé. Ce décès, nous dit Téllez, a été un coup terrible.

Lorsqu'on lui a dit de se dépêcher et d'enlever son uniforme bleu de prison, mercredi 8 février au soir, elle a d'abord pensé qu'on la préparait peut-être à un entretien. Puis, au fil des heures, elle est devenue méfiante : « Ils nous ont fait sortir à 1h30 du matin, et c'est là que j'ai écarté les autres raisons : ils nous mettaient à la porte du pays. Je ne savais pas si nous irions au Mexique, en Colombie ou aux Etats-Unis. »

A Washington, elle a finalement retrouvé sa compagne, qui a également purgé une peine. « Le jour de l'arrestation, j'ai un peu ri quand je les ai vus [les policiers envoyés pour les arrêter] arriver. Ils sont arrivés avec des AK [fusils d'assaut AK-47], des gilets pare-balles, défonçant les portes, en position de combat. Nous étions là, tranquillement, à les attendre, avec nos petits chiens. Ce n'était qu'un délire : le délire de ceux qui ont peur. Un agent m'a poussé, mais ils n'ont pas utilisé plus de violence. »

Une fois aux Etats-Unis, elle a l'intention de poursuivre la lutte de ce côté-ci du monde. « Ortega pensait qu'il allait nous briser, mais pas une seule personne en prison n'a demandé le moindre pardon. Nous avons tous et toutes résisté. Il est temps de se réorganiser et de continuer à se battre. Je vais retourner au Nicaragua, je ne sais pas quand, mais je vais le faire, et retrouver toutes mes libertés. Personne ne peut me retirer ma nationalité, qui est un droit de la personne, pour un crime que je n'ai pas commis », dit-elle.

Pour l'instant, elle se contente de retourner à la lecture. *Sapiens. Une brève histoire de l'humanité*, l'attend : un essai de Yuval Noah Hariri, qui était en attente lorsqu'elle a été emprisonnée. Elle a également un livre en attente sur « 100 ans de diversité sexuelle par un historien nicaraguayen et un spécialiste américain des sciences sociales », ainsi qu'un retour à l'histoire du 20^e siècle avec (l'historien marxiste britannique) Eric Hobsbawm. La littérature l'aide également à répondre à la question de savoir ce qui, selon lui, a fait changer Ortega depuis qu'il l'a rencontré. « C'est une analyse qu'on me demande toujours de faire, et je suis peu disposée à le faire. Il me semble qu'elle n'est même pas opportune. Il faudrait faire entrer Ortega dans l'une de ces biographies profondément psychologiques à la Stefan Zweig : comme sa biographie de [Joseph] Fouché [1759-1820]. Ils sont très similaires. Fouché n'était ni de droite ni de gauche, bien au contraire. Un homme de pouvoir, essentiellement sans scrupules. Voilà ce qu'est Ortega : un animal de pouvoir sans scrupules. »

Une autre tâche urgente pour Téllez, maintenant qu'elle a retrouvé sa liberté, est de « récupérer les

leviers du soleil », dont elle a été privée pendant un an et huit mois. Elle a commencé ce vendredi 10 février. Elle s'est réveillée en craignant que « tout cela n'ait été qu'un rêve », pour s'émerveiller depuis sa chambre d'hôtel, en exil, en regardant le soleil se lever dans un splendide lever de soleil, en Virginie. Un de ceux où « le ciel est complètement orange ».

Par Iker Seisdedos et Wilfredo Miranda

P.-S.

• Article publié dans le quotidien *El País*, le 10 février 2023 ; traduction rédaction A l'Encontre le 12 février 2023 :

<https://alencontre.org/ameriques/amelat/nicaragua/nicaragua-dora-maria-tellezchaque-jour-ou-je-ne-me-suis-pas-pendue-etait-un-triomphe-sur-ortega.html>

Notes

[1] Entretien accordé depuis son hôtel à Herndon, en Virginie, où résident, pour trois jours (depuis leur arrivée le 9 février), les prisonniers et prisonnières « exilés de force » par la dictature Ortega-Murillo. Ils sont « réduit·e·s » au statut d'apatride qui équivaut à un assassinat civico-politique, avec ce qui va en découler pour leurs biens au Nicaragua qui seront expropriés, très certainement, par la dictature-dynastique. (Réd.)